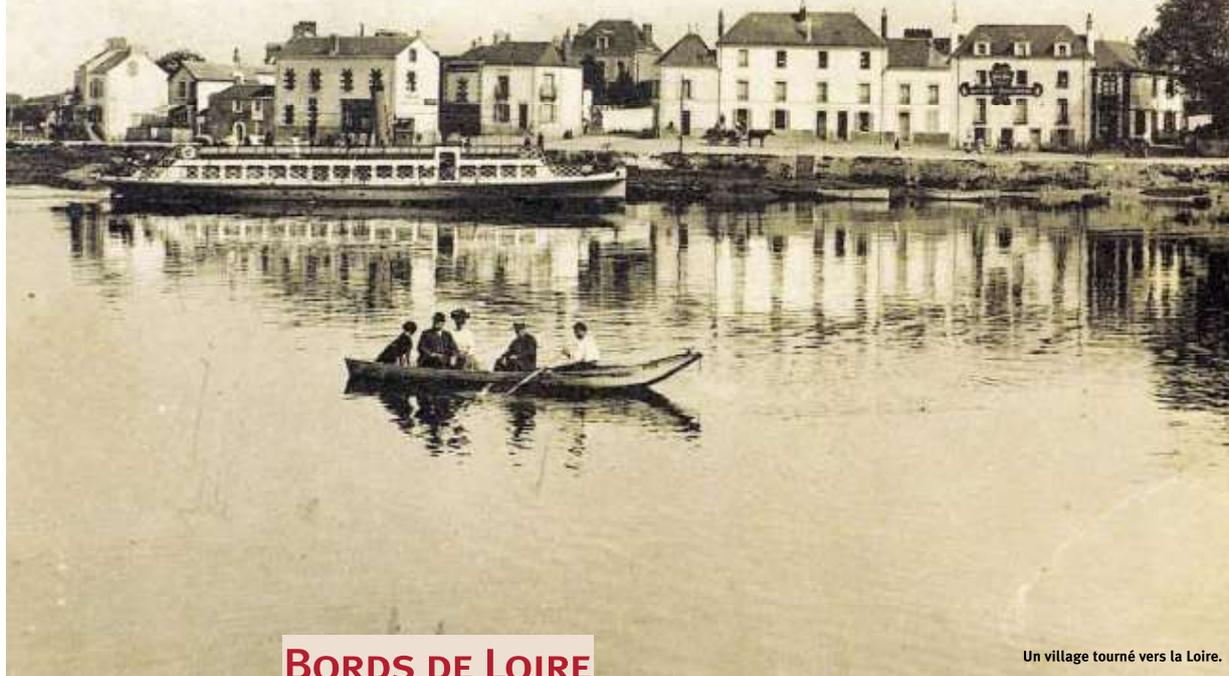


Roche-Maurice, le village



COLL. ASSOCIATION ROCHE-MAURICE

BORDS DE LOIRE

Un village tourné vers la Loire.

Roche-Maurice, ancien village de pêcheurs, entre Loire et chemin de fer (Nantes-Le Croisic), à l'extrémité est du bas-Chantenay et à l'ombre des piles du pont de Cheviré. Témoignages et souvenirs d'habitants qui aiment leur petit hameau, un peu perdu au bout de la ville, et entendent bien le préserver.

Rue du Rail, chemin de la Pompe, rue des Roquios, l'endroit est fait de petites maisons et de voies étroites évoquant le passé. "Il y avait beaucoup de puits, le chemin de fer qui scinde le quartier, des bateaux de pêche avec le quai tout proche, ça faisait de l'animation." Danielle Daviet s'est installée là en 1976. "Les grands-parents de mon mari ont tenu le café-tabac." Présidente de l'association Roche-Maurice-La Janvraie, elle connaît bien l'histoire du quartier. Qu'elle évoque avec Georges Méhat et Jeanine Baudouin, des voisins et membres de l'association. Georges, lui, est arrivé là à l'âge de sept ans. "On venait de Saint-Nazaire, c'était la crise de 29, mon père était illettré et, en plus, accidenté du travail. Ma tante tenait

le café des Promeneurs. Sachant que l'usine à gaz était en construction, on est venus là pour trouver du boulot !"

D'un côté la Loire, de l'autre les usines. Du boulot, ça ne manquait pas, avec toutes les usines du bas-Chantenay, installées dans le voisinage. Fabrication de noir animal (*) chez Pilon ; d'huile, savon ou lessive chez Talvande, papier chez Gouraud... et puis le charbon chez Blanzouest, qui laissait une poussière noire sur le linge qui séchait. Et les petits pois de chez Amieux. "Une fois les petits pois écosés, on donnait les cosses aux vaches, rien ne se perdait ! Mais c'était dur : quand les petits pois étaient ramassés, le chef fermait à clef jusqu'à ce que tout soit mis en conserve, parfois douze ou treize heures d'affilée. Mais ça ne durait qu'une saison. C'est la grande Suzanne qui racontait ça", se souvient Georges. Autre établissement emblématique, l'usine à gaz, déménagée du quai des Tanneurs à Roche-Maurice en 1934 et dont le gazomètre servait de repère dans le quartier. "C'était notre clocher à nous, vu qu'on n'avait pas

des “oubliés”



COLL. PARTICULIÈRE M.L. GEFFRAY



Marie-Louise Geffray, patronne d'hôtel-restaurant pendant trente ans.



La maison Geffray, du temps des beaux-parents de Marie-Louise.

paye, à la quinzaine, on l'appelaient Monsieur !" poursuit Jeanine, qui a repris l'épicerie en 1975, un peu dans le même esprit. "Oui, mais à l'époque, les gens étaient plus pressés." Pourtant, elle joue son rôle, Jeanine, auprès des gens du voyage du camp de la Farrière, tout proche, qui ne savent ni lire ni écrire et qui doivent remplir des papiers, avec parfois de la famille en prison... "Elle faisait ça de bon cœur mais en les tenant à distance, elle savait se faire respecter !" précise Danielle. Depuis, petits commerces et bistrot ont fermé les uns après les autres. Reste l'emblématique "Marmite", sur le quai, face à la Loire, ex-établissement Geffray, tenu par la famille du même nom pendant des décennies.

L'hôtel-restaurant Geffray, son beurre blanc et son pâté renommé. Marie-Louise Geffray et son mari ont géré l'établissement pendant près de trente ans. "Mes beaux-parents ont pris ça en 1913, avec une pompe à essence devant

d'église !" précise Georges dans un sourire. Pas d'école non plus dans le hameau. "Il fallait aller jusqu'au Plessis-Cellier, deux kilomètres, quatre fois par jour, ça faisait les mollets. On suivait le rythme des saisons, les glissades en hiver, les mûres et les cerises en été, la chasse aux têtards dans les marais de la Janvraie..." raconte Jeanine, dont la grand-mère, "la mère Guyader", bien connue dans le quartier, a tenu l'épicerie-dépôt de pain-charcuterie-saboterie-graineterie, où l'on trouvait aussi des asticots et des hameçons pour la pêche. "C'était un lieu de rencontres, de papotage, il y avait aussi les ardoises, on tenait un carnet. Quand le bonhomme touchait sa

l'hôtel mais sans frigo ! À l'époque, ils ne travaillaient que le dimanche. C'était le jour d'affluence des promeneurs sur la Loire. Mon beau-père avait un vivier, on y mangeait du brochet au beurre blanc et tous les poissons de Loire. Des civelles comme s'il en pleuvait !" À l'époque, on en remplissait même des seaux pour les poules... Puis la guerre est déclarée et le beau-père de Marie-Louise est mobilisé. "Ma belle-mère se débrouillait comme elle pouvait, elle avait des cochons, sa sœur faisait les chambres et la vaisselle. Des artistes de Paris qui se produisaient à Nantes venaient déjeuner là parfois !" Au décès du beau-père, Marie-Louise et son mari reprennent le flambeau, sans formation particulière. "Ma grand-mère paternelle tenait le Bar nantais à Quimper mais j'avais une formation de secrétaire et mon mari d'ébéniste !" Qu'à cela tienne, une nouvelle vie commence, complètement dédiée à l'hôtel. "Sur dix chambres, il y en avait trois pour nous. On faisait les repas ouvriers au rez-de-chaussée et les repas d'affaires et pour les gens de passage au premier. On avait aussi une salle pour les communions ou les repas de famille. On avait des clients de toutes les classes sociales : des ouvriers, des marins, des dockers et puis des cadres des usines. C'était toujours convivial. Avec le dock flottant, il y avait des navires, anglais par exemple, on s'est fait des amis de marins qui venaient régulièrement." Et puis, en face, des prairies avec des vaches. "Le fermier passait tous les jours faire la traite." L'autre famille connue du quartier, ce sont

HISTOIRES DE QUARTIERS

→ les Durance, marchands de vin. Qui louent une maison divisée en appartements, dans le quartier. C'est dans cette maison que Jeanine est née. "Cinq familles habitaient là, on se contentait de deux pièces." Dans le quartier, on se souvient de la bombe qui a explosé sur le chai. "On a cru que c'était de l'essence. Et c'était du vin !"

Solidarité, convivialité et revendications. Le hameau de Roche-Maurice, un peu coincé entre Loire, usines chantenaysiennes, camp de nomades et cité d'ur-

gence Blanchard (*voir encadré*), ce sont quelques familles qui vivent là, dans les maisons de pêcheurs, au bord du fleuve. Solidarité et convivialité caractérisent ce bout de quartier pas comme les autres. "On avait besoin d'une brouette ? On allait la chercher chez le voisin, même s'il n'était pas là. Les gens du camp Blanchard, on les voyait se baigner dans la Loire, faire leurs courses. Il n'y avait pas de problème de classe sociale, tout le monde allait aux enterrements..." Mais il y avait aussi le revers de la médaille, les

nuisances liées aux industries et les aménagements urbains des années quatre-vingt et quatre-vingt dix. Inauguré en 1991, le Pont de Cheviré modifie complètement la physionomie du quartier. "Ils ont fermé le passage à niveau, la rue du Rail, créé la rue Philippe-Lebon, agrandi le pont de chemin de fer et puis ils ont exproprié les gens de la Janvraie pour en faire une zone industrielle, démolit le château..." raconte Danièle Daviet avec un brin d'amertume. Mais l'association Roche-Maurice-La Janvraie veille au grain. En 1987, elle s'oppose à l'installation d'un deuxième camp d'accueil des gens du voyage, à l'emplacement actuel du square Toussaint-Louverture, inauguré en 1992. Et puis tout le monde se souvient de l'épisode du nuage toxique, en 1987. "L'association existait depuis un mois. Un entrepôt a pris feu, un nuage toxique s'est formé, toutes les communications téléphoniques étaient coupées. Un plan ORSEC a été déclenché, toutes les communes avoisinantes évacuées mais ils ont oublié Roche-Maurice, qui faisait partie de la ville de Nantes... Tout cela nous a rendu combattifs, on continuera à défendre notre environnement mais aujourd'hui, on aimerait que ce petit quartier bien agréable redevienne un lieu de promenade et pas seulement de passage !"

ARMELLE DE VALON

(*) le noir animal, produit par calcination au four d'os d'animaux servait notamment à décolorer les sirops extraits de la canne à sucre. Très riche en phosphate de chaux soluble et en azote organique, il constituait également un excellent engrais. Nantes fut qualifiée de capitale du noir animal, qui fut l'objet d'une fraude considérable pratiquée par des commerçants peu scrupuleux qui fabriquaient du "noir factice" à partir de tourbe pulvérisée...



COLL. PARTICULIÈRE J. BAUDOUIN

L'épicerie de la "mère Guyader", une figure du quartier.

La cité Blanchard

Ancien camp de prisonniers allemands, le camp Blanchard fait partie intégrante de l'identité si particulière du quartier de Roche-Maurice. Constitué de "bâtiments en maçonnerie, de hangars métalliques, de constructions en parpaings couvertes en ardoises, ce petit coin de campagne, à la périphérie de Chantenay, pourrait abriter une jolie cité ouvrière." En 1926, soixante-et-une familles, pour la plupart d'origine bretonne, y sont installées, attirées par les nombreuses industries qui réclament de la main d'œuvre. Mais les aménagements prévus au départ ne sont pas tous réalisés. Outre l'insalubrité, la présence de familles "nombreuses et nécessiteuses" entraîne des protestations des habitants du lieu, mais sur le thème de la revendication de l'hygiène pour

tous. Après la Seconde Guerre mondiale, la cité sert de refuge aux nombreuses familles qui se retrouvent sans toit et la situation matérielle du site se détériore de plus en plus : "Les parpaings de mâchefer laissent pénétrer l'humidité et l'eau ruisselle sur les murs. Les portes et fenêtres ferment très mal ou plus du tout..." Ce qui n'empêche pas les habitants de se constituer en comité de défense pour obtenir de meilleures conditions de logement. On ne veut pas du transfert en HLM : "le plus curieux, c'est qu'ils sont tous enrégés pour y habiter. [...] Quand une place est libre, tout le monde se l'arrache. L'attachement au quartier est plus fort que l'attachement au logement pour des gens qui n'ont jamais véritablement connu le confort."

En 1977, il reste soixante-dix foyers au camp Blanchard. La plupart seront relogés un peu plus haut, au village de la Bernardière. La cité est détruite en 1984. (extraits du recueil de témoignages : "Mémoires du camp, souvenirs d'une cité ouvrière du XX^e siècle" par Jean-Pierre Le Crom, édité par les Métiers Graphiques - Les Ponts-de-Cé, 1987)

Sources
Archives municipales de Nantes
"Chantenay. Histoires illustrées d'une ville devenue quartier", édité par le C.D.M.O.T., 1993
"L'indépendance confisquée d'une ville ouvrière Chantenay" par Daniel Pinson, éditions arts-culture-loisirs, 1982.